

2013-19. Aubenas, 7 février 1593 : les premiers martyrs de la Compagnie de Jésus en France.

Author : Riposte Catholique

Categories : [leblogdumesnil](#)

Date : 7 février 2013

7 février.

Dans le **diocèse de Viviers** (ainsi que dans la Compagnie de Jésus), le 7 février, est célébrée la fête des **Bienheureux Jacques Salès et Guillaume Saultemouche**, premiers membres de la Compagnie de Jésus à avoir reçu la palme du martyre en France.

C'était le **dimanche 7 février 1593** – il y a donc 420 ans en cette année 2013 – et cela se passait à **Aubenas**, petite ville du Vivarais.

Silhouette de la vieille ville d'Aubenas (état actuel)

A – Le diocèse de Viviers à la fin du XVIe siècle.

Il semblerait que les erreurs calvinistes aient commencé à pénétrer dans le **diocèse de Viviers** (dont les contours sous l'Ancien Régime n'étaient pas ceux de l'actuel département de l'Ardèche) autour de 1530.

Leur propagation fut favorisée par le fait que, pendant presque trente ans (1554- 1583), les évêques qui se succédèrent sur le siège épiscopal de Viviers ne résidèrent pas – ou presque pas – dans leur diocèse.

De laborieuses estimations, recherches et calculs ont permis à certains historiens d'avancer qu'en 1573 il n'y avait guère plus de vingt prêtres en activité dans ce diocèse qui comptait alors quelque 210 paroisses.

La suppression des ordinations, consécutive à l'absence des évêques, n'en est pas la seule cause.

Il y eut -hélas! – des clercs qui apostasièrent ; il y eut aussi, à la faveur des luttes armées, de nombreux massacres dont les récits ou les traditions orales ont conservé le souvenir : pillages de monastères, supplices ou mutilations atroces infligés aux religieux, massacres de prêtres... etc.

L'ignorance religieuse se développant, du fait de l'absence des pasteurs, fit le lit des doctrines prétendument évangéliques des prédicants calvinistes.

Ajoutons à cela la misère matérielle ; une enquête conduite par un juge royal au cours de l'été 1573 montre que les trois quarts des bénéfices du diocèse avaient été spoliés par les huguenots, ôtant tout moyen de subsistance aux clercs : « *Contrainctz d'aller mendier leur povre vie chez leurs parents et amys et d'abandonner les lieux de leurs bénéfices (...)* beaucoup se sont retirés dans le petit nombre des villes qui sont encore sous l'obéissance de Sa Majesté », souvent loin du diocèse.

Les édifices du culte avaient été encore plus maltraités que leurs desservants. En cette même année 1573, un percepteur de décimes (taxes exceptionnelles perçues par le Roi sur les revenus du clergé) auquel sa charge imposait de circuler dans tout le **Vivarais**, déclare que « *de toutes les églises et maisons presbytérales et claustrales du présent diocèse* » il n'en connaît que trois ou quatre debout et qu'en de nombreux lieux « *tout a été ruiné et aboli* ».

Une dizaine d'années plus tard, lorsque **Monseigneur Jean de l'Hostel** (évêque de septembre 1575 à avril 1621) put prendre en mains la conduite de son diocèse, il délégua son grand vicaire, Nicolas de Vesc, pour une grande enquête et visite de ses églises ; la relation de Nicolas de Vesc porte sur quatre-vingt-cinq paroisses et égrène une longue et désolante litanie : « *église ruinée, sans porte et sans autel* », « *église polluée* », « *église rompue* », « *détruite* », « *démolie* », « *renversée* », « *brisée par terre* », « *brûlée* », « *rasée* »... etc.

Dépourvu de prêtres, dépouillé de la majorité de ses lieux de culte, champ libre laissé à la prédication de l'hérésie, le diocèse de Viviers était donc dans une très grande détresse matérielle et spirituelle.

Toutefois sous le pontificat de **Monseigneur de l'Hostel**, à partir de 1583, s'exprime une véritable volonté de reconquête des âmes et de restauration.

Dans cette perspective, les prêtres restés en place, avec les encouragements de leur évêque, ne vont pas hésiter à faire appel à des congrégations religieuses ferventes et dynamiques : en

particulier, la **Compagnie de Jésus**.

Le Bienheureux Jacques Salès (1556-1593)

prêtre de la Compagnie de Jésus.

B – Le Révérend Père Jacques Salès et le Frère Guillaume Saultemouche.

Jacques Salès (orthographe qui prévaut à l'heure actuelle mais souvent écrit Salez à l'époque) est né le 21 mars 1556, à Lezoux, petite ville du diocèse de Clermont (entre Clermont-Ferrand et Thiers).

Son père était maître d'hôtel de Monseigneur Guillaume Duprat, évêque de Clermont qui participe au concile de Trente et s'efforce d'en appliquer les réformes dans son diocèse. Monseigneur Duprat est un ami et un admirateur des premiers jésuites : il favorise leur introduction au Royaume de France. C'est ainsi qu'il leur donne son hôtel particulier à Paris, l'Hôtel de Clermont, pour qu'ils y fondent un collège, le fameux Collège de Clermont (1550). Il fonde d'autres collèges jésuites, à Billom (1556) et à Mauriac.

Le jeune **Jacques Salès**, orphelin de mère alors qu'il est en bas âge, grandit dans un milieu de grande ferveur religieuse et de profonde éducation à la vertu.

A l'âge de 13 ans, grâce à la recommandation de Monseigneur Antoine de Saint-Nectaire, successeur de Monseigneur Duprat sur le siège épiscopal de Clermont, il est admis gratuitement au collège des jésuites de Billom.

Il est ensuite envoyé à Paris pour étudier la rhétorique et demande à entrer dans la Compagnie : il accomplit son noviciat à Verdun, est ordonné prêtre à 29 ans, passe son doctorat de théologie à l'université de Pont-à-Mousson, à 32 ans, puis est employé à l'enseignement.

Le **Père Jacques Salès** est d'une santé extrêmement fragile ; c'est un grand asthmatique qui, en outre, doit s'alimenter fréquemment, sous peine de tomber sans connaissance pendant les cours qu'il dispense.

Pour ménager ses forces, ses supérieurs décident de l'envoyer sous des cieux plus cléments que ceux de Lorraine : il est muté au **Collège de Tournon** (aujourd'hui Tournon-sur-Rhône) où – bientôt déchargé d'enseignement – il travaille essentiellement à la rédaction de petits traités doctrinaux et apologétiques. En raison du talent particulier qui est le sien d'exposer avec clarté et ferveur le dogme et la morale catholiques, il est aussi employé à la prédication de missions. Il avait eu le désir de partir vers les missions lointaines et d'y subir le martyre sanglant pour l'amour de Jésus, il allait être exaucé sans avoir à franchir les océans.

Guillaume Saultemouche, auvergnat lui-aussi, est né en 1555 à Saint-Germain-l'Herm, au cœur des monts du Livradois entre Issoire et Ambert.

Remarqué pour sa très grande piété, sa douceur et sa candeur, il est admis à l'âge de 16 ans dans la Compagnie de Jésus en qualité de frère coadjuteur. Il exerce les humbles fonctions de frère portier à Pont-à-Mousson, puis à Lyon. On admire sa très grande dévotion envers le Très Saint-Sacrement, devant lequel il reste en adoration, à tous ses moments libres.

Il est de passage au **Collège de Tournon** à la fin de l'année 1592.

Le Bienheureux Guillaume Saultemouche (1555-1593)

frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus.

C- Le Père Salès et le Frère Guillaume en mission à Aubenas.

La ville d'**Aubenas**, ville stratégique du sud du Vivarais, après avoir été terrorisée et dévastée par les huguenots, avait été reprise par le gouverneur catholique : on restaurait les ruines tant matérielles que spirituelles subies par le peuple catholique. Voilà pourquoi fut sollicitée, auprès des supérieurs de la Compagnie, la venue d'un missionnaire : c'est le **Père Jacques Salès** qui fut désigné, et on lui adjoignit le **Frère Guillaume Saultemouche**, qui se trouvait alors disponible et dont la piété signalée ne pourrait qu'édifier les fidèles.

La présence des deux jésuites était prévue « *depuis les Avents jusques à Pâques* » : comme Pâques était, pour 1593, le 18 avril, la mission devait donc durer environ quatre mois et demi. En fait elle sera interrompue au bout de deux mois par les événements que nous décrirons plus loin.

Deux témoignages précis laissent à penser que le Père Jacques Salès avait été surnaturellement averti du sort qui l'attendait puisque, en quittant le **Collège de Tournon**, il avait dit à un confrère : « *Adieu, mon frère, priez Dieu pour nous, nous allons à la mort* », et à un de ses dirigés : « *Adieu, mon fils, vous ne me verrez plus* ».

Arrivés « en Aubenas » – comme on disait alors – au début du mois de décembre, les deux jésuites se livrèrent avec zèle aux travaux apostoliques : il s'agissait d'aider le curé, l'**abbé Jean**

de Martine, à restaurer le culte catholique et la ferveur des fidèles, ébranlée par des années d'irrégularités dans la célébration des sacrements et l'enseignement de la solide doctrine, et de tout mettre en oeuvre pour ramener les protestants à la vraie foi.

La prédication était, bien évidemment, le principal moyen de cet apostolat ; mais s'y ajoutaient aussi l'organisation de cérémonies les plus belles possibles et, très concrètement, d'incessants contacts personnels avec la population, dans les rues, dans les échoppes, dans les maisons, lorsqu'on était invité à y entrer...

La très grande science du **Révérend Père Salès**, conjuguée avec une onction et une piété qui impressionnaient jusqu'aux huguenots, la vigueur de sa prédication alliée à la grande douceur qui émanait de lui, l'exemplarité du **Frère Guillaume** dans son humilité et sa ferveur, portèrent rapidement des fruits : de nombreux catholiques tièdes et déboussolés reprirent le chemin de l'église et la pratique des sacrements, des protestants commencèrent à abjurer leurs erreurs et demandèrent à être réintégrés dans la communion catholique.

Les missionnaires étendirent leur apostolat à l'extérieur de la cité : les chroniqueurs rapportent leur passage dans plusieurs paroisses des environs, parfois distantes de six ou sept lieues.

Les ministres protestants étaient furieux de ce succès. A plusieurs reprises, certains d'entre eux avaient été conviés par le **Père Jacques** à des rencontres publiques, où ils auraient pu débattre, mais à chaque fois, les pasteurs s'étaient défilés.

Voyant bien qu'ils n'étaient pas capables d'apporter en faveur des doctrines erronées de Calvin des arguments solidement établis par les Saintes Ecritures et la Tradition, ils résolurent d'imposer le silence au prédicateur par d'autres méthodes.

L'arrestation du Père Jacques et du Frère Guillaume par les huguenots

(image de dévotion éditée au moment de leur béatification – 1926)

D – Le martyr.

« ... Voici que le sixième de février en l'an mil cinq cent nonante-trois, devant le jour, Aubenas au milieu des trêves est traîtreusement surprise avec escalade, escaladée par quinze soldats seulement, lesquels ne rencontrant résistance (...), se font maîtres de la ville. Toute cette traîtreuse escouade était conduite par Sarjas, capitaine huguenot. » (*)

Cela a été vrai de tous temps : une poignée de scélérats armés et fanatisés peut imposer la terreur à plusieurs centaines d'honnêtes gens. C'est ce qui se produisit à Aubenas ce 6 février 1593.

Le soir du 5 février, le **Père Salès** avait veillé jusque vers 23 heures, occupé qu'il était à travailler à la conversion d'une « damoiselle hérétique qui, depuis, a persisté toujours en la foi catholique ».

Vers les 4 heures du matin, il fut réveillé par les cris des assaillants. Se levant, au lieu d'aller se réfugier au château, il alla prier dans la chapelle Sainte-Anne, proche de la maison particulière dans laquelle les deux jésuites étaient logés.

« S'étant en quelque temps en cette chapelle résigné ès mains de Dieu, il se retire en sa chambre où, prosterné en terre avec son compagnon, ils s'offrent à Dieu en sacrifice, le requérant de leur vouloir départir force et courage pour pouvoir supporter la mort, si tant était que, pour l'amour de lui, ils fussent dignes de l'endurer. Ils restèrent ainsi jusques à soleil levant. Lors voici trois soldats ne respirant que cruauté, qui heurtent à la porte. On leur ouvre. Entrés qu'ils furent, ils trouvent nos deux martyrs à genoux, chacun avec un livre de dévotion en main, priant Dieu. Ces misérables, de prime face, chargent d'outrages nos deux victimes et les serrent à la gorge. On les interroge qui ils étaient : « Nous sommes, répondent-ils, de la Compagnie de Jésus » (...).

Les ayant faits prisonniers, ces soldats, avec force coups et vociférations, entraînent les deux jésuites dans une autre maison où vinrent les trouver trois ministres protestants qui étaient, selon toute vraisemblance, les instigateurs de l'attaque de la cité : ces pasteurs, avec des paroles mielleuses et une feinte amabilité, voulurent convaincre le père de la justesse des théories de Calvin... en vain, on s'en doute bien.

Puis, devant les deux religieux à jeûn, ils se firent servir un copieux repas au cours duquel ils pérorèrent longuement.

Il était environ deux heures après midi. On s'en souvient : le **Père Jacques Salès**, asthmatique et souffrant de fréquents malaises hypoglycémiques, ne pouvait rester longtemps sans manger. Un domestique de la maison suggéra aux pasteurs qu'il faudrait peut-être donner quelque nourriture aux deux jésuites. On leur fit donc apporter à chacun une assiette de potage ; mais celui-ci était gras et, en ce temps-là, l'abstinence était de précepte le samedi : les deux religieux n'y goutèrent donc pas. Cela déchaîna les moqueries et la colère des ministres huguenots ; cependant le Père sut leur répondre par des arguments tirés de la Sainte Ecriture et de la tradition des premiers siècles auxquels ils ne surent que répondre. Avec des injures ils attaquèrent ensuite les doctrines catholiques du libre-arbitre, de la prédestination, des sacrements et en particulier de la Sainte Eucharistie. Là encore, le missionnaire sut si bien leur répliquer qu'ils ne pouvaient plus argumenter.

« Après ce, les trois prédicants sortent de la maison fort indignés de se voir étrillés de la sorte, trois par un seul. La nuit s'approchait, et le Père, comme son compagnon, était encore à déjeuner (c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas rompu le jeûne) sans que personne leur baillât rien, fors le petit enfant de cette maison-là, lequel,

en cachette, leur porta quelque morceau de pain, à ce que j'ai appris. Nos deux pauvres prisonniers, laissés à la merci des soldats, passent la froide nuit ensuivante sans feu, sans lit et sans beaucoup de sommeil ».

Le lendemain, qui était le **dimanche 7 février 1593**, les pasteurs revinrent, «vomissant autant d'outrages que leurs têtes en pouvaient dégorger», et ré-attaquèrent le Père sur la doctrine eucharistique, mais ils ne réussirent qu'à se couvrir de confusion.

L'heure du prêche étant venu, l'un des pasteurs, nommé Labat, harangua avec véhémence les sectateurs de Calvin sur la place publique, niant la réalité du Saint-Sacrifice de la Messe et la Présence Réelle du Christ dans l'Eucharistie, traitant le jésuite de faux-prophète et d'antéchrist, puis donnant l'exemple du prophète Elie qui avait fait égorger les faux prophètes de Baal : « Tuez cela, tuez ; c'est une peste ! Il y en a assez en lui pour perdre la ville d'Aubenas, mais encore un entier royaume ! »

«Descendu de chaire, il rencontre Sarjas, bien persuadé à mal faire, lui inculquant que jamais il n'avait rencontré homme plus obstiné que celui-là ; qu'il était de nécessité d'épandre son sang, puisqu'il était une peste à leur religion. Sarjas se montre si fort esclave des passions de ce ministre, qu'étant sorti du prêche avec environ vingt soldats, il commande à trois d'iceux d'aller assassiner ceux que son prédicant lui avait indiqués».

Ces trois soldats, qui avaient été impressionnés par la foi et la paisible détermination du prêtre, se récusèrent, si bien que le pasteur Labat lui-même prit la tête d'un détachement de gens armés et s'en fut à la maison où les deux jésuites étaient retenus. Il envoya quelques soldats pour les faire descendre dans la rue : « Suis-moi, idolâtre Pharisien, suis-moi ! — Et où me voulez-vous mener ? réplique le Père. — Suis-moi, suis-moi ! recharge cet assassin, il te faut mourir. — Je suis tout prêt, répond le Père, allons au nom de Dieu ». Lors, se retournant vers son compagnon qui ne cessait de prier Dieu : « Et vous, mon frère, que deviendrez-vous ? Ayez bon courage. Ah ! que nous deviendrons grands au ciel, de petits compagnons que nous sommes en ce monde, si nous pâtissons quelque chose pour Dieu ! » Lors, le Père signifia à tous que son compagnon n'était pas homme de lettres, que, partant, il ne pouvait point faire de préjudice à leur créance ; qu'on le laissât vivre.

Ce fut en cet endroit que notre Frère Guillaume fit montre de sa vertu : « Je ne vous abandonnerai point, mon Père, s'écria-t-il, ains je mourrai avec vous pour la vérité des points que vous avez disputés ! »

Un de la compagnie l'avertit aussi de se retirer, que ce n'était pas pour lui que cette tragédie se jouait, ains seulement pour le Père. A quoi le vertueux Guillaume repartit : « Dieu me garde de tomber en cette faute ; je n'abandonnerai jamais celui-là auquel l'obéissance m'a adjoint pour compagnon, quand bien même je devrais trépasser avec lui. Je l'accompagnerai jusques à la fosse. Que si la divine Miséricorde me voulait faire tant de grâce, que quelque soldat me dépêchât pour son honneur, j'en serais très-aise, et prierais Dieu pour lui, outre le pardon que dès maintenant je lui fais de ma vie... »

Les deux jésuites sont alors bourrés de coups et amenés dans la rue. « Le prédicant Labat voyant le Père en la rue, derechef l'attaque et l'agace, avec quelques autres, sur la réalité du corps de notre Sauveur au Sacrement de l'autel. Mais le Père répondant à tout pertinemment, le ministre Labat fut si courroucé que perdant patience et conscience, il crie : « Dépêchez cela, dépêchez cela ; il ne mérite point de vivre, c'est une peste ! » Puis réitérant ce qu'il avait déboulé en chaire, il tourne bride et se retire. »

Plusieurs soldats huguenots manifestèrent à ce moment-là leur réprobation de ce crime, mais d'autres, de ceux qui avaient pris la ville avec le dénommé Sarjas, affirmèrent leur détermination d'en finir.

Alors le Père s'adressa au **Frère Guillaume** : « Mon frère, recommandons-nous à Dieu » (...) Il se prosterne à deux genoux. Son compagnon s'y prosterne de même à quelques pas de lui. On ne leur fit grâce de beaucoup prier ; car voici, par derrière, comme le Père se recommandait à son patron saint

Jacques, redoublant les noms de Dieu et de Jésus, un des assassins délâcha son arquebuse de laquelle le Père fut atteint en l'épaule, dont il chût par terre, prononçant par trois fois : « *Jesu! Maria!* ». Puis le meurtrier s'avançant plus près, lui sacque un coup de dague dans l'estomac. Guillaume se jette sur le Père, l'embrasse et proteste qu'il ne l'abandonnerait mort, non plus qu'il ne l'avait abandonné vivant. Pour ce, il reçut de la main du même meurtrier un coup de dague au sein. Mais n'en ayant rendu l'âme, survinrent sur-le-champ quelques autres qui lancèrent au Père et à lui divers coups d'épées et de bâtons ferrés. Il fut poignardé (...) tenant toujours ses bras en croix, et ne prononçant autre chose que ces mots : « *Endure, chair, endure un peu!* » J'ai appris que le Père Salez, pendant qu'on le meurtrissait, avait aussi les deux pouces en croix, laquelle continuellement il baisait, quoique les huguenots, à grands coups, lui abattissent les mains à ce qu'il ne baisât cette croix. Cependant il ne cessait de supplier pour eux la Majesté divine, s'écriant : « Mon Dieu, pardonnez-leur! » (...) Un soldat qui vit faire ce meurtre, m'a déclaré que le Père gisant à terre, tint quelque temps sa main sous son chef, les yeux dressés au ciel, et que la force lui manquant, son chef pencha en terre et qu'ainsi il expira. Le B. Guillaume fut plus de temps à rendre l'âme. (...) Cet heureux martyr arriva le septième février, mil cinq cent nonante-trois. Le Père avait demeuré vingt ans en la Compagnie, et notre Frère, douze. Le premier rendant l'âme au trente-septième an de sa vie, et le second au trente-huitième « .

Il était environ deux heures de l'après-midi quand les deux religieux furent massacrés.

Leurs corps furent dépouillés et quelques huguenots se revêtirent par dérision de leurs soutanes et chapeaux pour se promener en ville.

Le **Père Jacques** fut laissé tout nu sur le pavé, au **Frère Guillaume** on laissa sa chemise, non par compassion mais parce qu'elle avait été toute déchirée par les meurtriers et qu'elle était donc irrécupérable.

Les bourreaux s'acharnèrent encore sur les cadavres en se livrant à de grossiers outrages que la décence se refuse à nommer... Ils dansèrent et sautillèrent autour de ces dépouilles saintes en parodiant des prières latines, puis elles furent laissées exposées ainsi pendant six jours, au bout desquels deux catholiques vinrent les prendre pour les enterrer dans un jardin.

E – Vénération et culte des martyrs d'Aubenas.

Le Père Odon de Gisse [voir la note (*) ci-dessous] écrit encore : « En nos collèges, la nouvelle de ce méchef étant apportée, servit de consolation à tous. Au collège du Puy, où je me retrouvais pour lors, au lieu des suffrages pour les trépassés, on récita tous ensemble le *Te Deum* à la fin des litanies, et le lendemain les prêtres célébrèrent la Messe de la très Sainte Trinité en action de grâces ».

C'était la première fois que des fils de Saint Ignace mourraient en martyrs sur le sol de France.

Quelques jours plus tard, le gouverneur (qui avait été absent lors de ces événements) put reprendre le contrôle de la ville et y rétablir l'ordre ; une enquête fut diligentée, recueillant des témoignages sur ce qui s'était passé.

Une pieuse châtelaine, Madame de Chaussy, obtint, deux ans plus tard, de faire exhumer les restes des deux martyrs. Elle les fit transporter dans une chapelle de sa famille, dans l'église de Ruoms, où elles demeurèrent plusieurs mois.

Les jésuites d'Avignon intervinrent alors pour récupérer les reliques qui firent l'objet d'une « dispersion » : Madame de Chaussy en conserva quelques parcelles dans la chapelle de son château, mais les plus grosses parts des deux saints corps furent distribués entre les collèges jésuites d'Avignon, du Puy, d'Aubenas (nouvellement créé), de Tournon, de Chambéry, de Dôle... etc. Des reliques furent également envoyées à Rome, en Espagne, et au Cardinal François de Joyeuse (frère du Père Ange, duc de Joyeuse, maréchal de France et capucin > [www](#)).

Des guérisons miraculeuses et des grâces ne tardèrent pas à être obtenues : comme le **Père Jacques Salès** avait été gravement atteint par l'asthme, beaucoup d'asthmatiques recoururent à son intercession et se trouvèrent soulagés.

Le Roi Louis XIV lui-même sollicita du Saint-Siège leur canonisation. En 1729 une supplique solennelle fut aussi adressée à Rome par les Etats du Languedoc.

Mais la suppression de la Compagnie et la grande révolution freinèrent l'introduction et l'avancement du procès canonique.

Enfin, **en 1926, le Pape Pie XI les éleva aux honneurs de la béatification** en leur décernant le titre de « **Martyrs de l'Eucharistie** ».

Les reliques conservées dans la chapelle du Collège des jésuites d'**Aubenas**, malgré les aléas de l'histoire et du bâtiment (dans cette chapelle, au début du XXe siècle et avant sa totale destruction, les francs-maçons tinrent des « banquets laïcs et républicains » au cours desquels ils se déchaînèrent en blasphèmes), furent préservées et sont dorénavant exposées dans une châsse, au-dessus de l'autel de la « chapelle des Martyrs », au chevet de l'**église Saint-Laurent d'Aubenas** (cliché ci-dessus).

En nos temps, le culte de ces glorieux martyrs n'est plus célébré avec la ferveur et la pompe d'autrefois : la pratique d'un faux oecuménisme avec les protestants est embarrassée par ces deux jésuites, puisque – selon une certaine manière d'enseigner l'histoire – il n'y aurait eu que de gentils protestants à l'exemplaire doctrine évangélique à avoir été massacrés par de méchants catholiques qui avaient déformé l'enseignement du Christ...

Ceci au point que cette « chapelle des Martyrs » a été rebaptisée « chapelle de l'unité » et réaménagée de telle sorte qu'un « autel-face-au-peuple » de forme cubique y a été installé à l'opposé de l'autel traditionnel, si bien que les fidèles qui y assistent à la messe tournent le dos aux reliques des deux

Bienheureux!

Dans l'oratoire de notre [Mesnil-Marie](#), nous sommes extrêmement heureux de posséder un médaillon reliquaire (avec son certificat d'authenticité) dans lequel se trouvent des parcelles des ossements des **Bienheureux Jacques Salès et Guillaume Saultemouche, martyrs de l'Eucharistie** : il nous a été offert par un vieil ami prêtre au moment de la fermeture d'une résidence de jésuites, étant donné que la majorité des pères n'avait plus rien à faire de ces « gadgets » sans rapport avec « ce que nous vivons dans l'Eglise depuis Vatican II » (sic)!

Puissent les **Bienheureux Jacques et Guillaume** nous inspirer – ainsi qu'à tous ceux qui liront ces lignes – une **foi toujours plus vive dans le Très Saint-Sacrement de l'autel**, un **zèle toujours plus ardent pour défendre la foi véritable dans le Saint-Sacrifice de la Messe et la Présence Réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie** en face des hérésies contemporaines, et une **amoureuse fidélité jusqu'à la mort**, quoi qu'il puisse nous en coûter.

Frère Maximilien-Marie du Sacré-Coeur.

*Médaillon renfermant des reliques des
Bienheureux Jacques Salès et Guillaume Saultemouche, martyrs de l'Eucharistie,
conservé avec grande vénération dans l'oratoire du [Mesnil-Marie](#).*

(*) **Note** : Tous les passages entre guillemets et de couleur violette que l'on trouve dans ce récit, sont extraits de la narration du martyre du Père Jacques et du Frère Guillaume rédigée par le Révérend Père Odon de Gissey, une trentaine d'années après les événements [Odon de Gissey, *Recueil de la vie et martyre du P. Jacques Salez et de Guillaume son compagnon*. Toulouse, 1627, 1642; Avignon, 1869].

[Le blogue du Maître-Chat Lully](#)